

Culture



***The Broken Hoe. Cultural Reconfiguration in Biase Southeast Nigeria*, par David Uru IYAM, Chicago & London : The University of Chicago Press, 1995, 238 pages, 18,95\$ (broché), 55,00\$ (relié)**

Jean-Claude Muller

Volume 17, Number 1-2, 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1084032ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1084032ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie

ISSN

0229-009X (print)

2563-710X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Muller, J.-C. (1997). Review of [*The Broken Hoe. Cultural Reconfiguration in Biase Southeast Nigeria*, par David Uru IYAM, Chicago & London : The University of Chicago Press, 1995, 238 pages, 18,95\$ (broché), 55,00\$ (relié)]. *Culture*, 17(1-2), 116–117. <https://doi.org/10.7202/1084032ar>

Tous droits réservés © Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie, 1997

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

❖ *The Broken Hoe. Cultural Reconfiguration in Biase Southeast Nigeria*, par David Uru IYAM, Chicago & London : The University of Chicago Press, 1995, 238 pages, 18,95\$ (broché), 55,00\$ (relié)

Par Jean-Claude Muller

Département d'anthropologie, Université de Montréal

Ce livre est intéressant à plus d'un titre et sera lu principalement par deux catégories de lecteurs. Il y aura d'abord ceux qui s'intéressent à une région relativement peu connue du Nigéria bien qu'elle soit célèbre dans la littérature anthropologique pour sa concentration élevée de populations à double descendance unilinéaire. Cette partie du Nigéria est la Cross River au sujet de laquelle nous avons la monographie détaillée et fort connue des Yakö – qui sont les voisins immédiats des sujets de ce livre – et celles des Mbembe et des Afikpo Igbo. Ces populations posent de redoutables problèmes historico-théoriques. Plusieurs hypothèses s'affrontent à leur sujet pour savoir si elles étaient d'abord matrilineaires avant d'évoluer vers la double descendance ou l'inverse, ou encore si elles n'ont pas évolué dans cet état à partir d'un système indifférencié. Le livre ne s'occupe pas de ces questions mais il constitue une addition bienvenue au nombre des études particulières de la région.

Le second groupe qui s'intéressera à ce livre sera celui des spécialistes du développement. Ce travail a été écrit par un enfant du pays qui, ayant suivi le cursus d'étudiant en anthropologie aux États-Unis, est revenu chez lui pour y faire un an de terrain et finalement écrire une thèse dont ce livre est l'avatar. La première partie décrit rapidement cette situation. L'auteur nous fait part des réactions de la population lors de son retour chez lui et des problèmes auxquels il a été confronté. Ces notations sont des plus instructives et contrastent avec les considérations postmodernistes qui nous sont aujourd'hui assénées jusqu'à plus soif. Dans un langage simple, l'auteur nous expose sa position et celle des membres de son village vis-à-vis de son nouveau statut et de son travail. Il nous dit simplement – par toute une série d'anecdotes assez savoureuses qui illustrent le texte – comment les Biase raisonnent. C'est très rafraîchissant et surtout beaucoup plus profond que tous les discours contemporains tenus par les ethnologues étrangers à l'ethnie qu'ils étudient. Nous avons ici un cas d'espèce assez rare – ou plutôt rarement décrit et discuté : celui d'un anthropologue, membre de la société qu'il étudie, qui nous fait part de son expérience d'ethnologue chez lui. C'est assez exceptionnel pour être signalé.

Les Biase sont une société très complexe avec des chefs de village, des chefs de lignage, des groupes d'âge, de multiples sociétés laïques et religieuses tant pour les hommes que pour les femmes. Le livre nous introduit avec beaucoup de détails à l'écologie locale et à l'économie mais surtout, il ne nous laisse rien ignorer de ce que les habitants disent et pensent de leur situation, comment ils se voient au sein d'une économie élargie, ce qu'ils espèrent de l'État et des autorités et comment ils essayent de s'en tirer. Ce qui me plaît le plus dans cet ouvrage, c'est la restitution d'une sorte d'atmosphère : on a vraiment l'impression « d'y être » et d'assister à la vie du village, à ses affrontements avec les localités voisines – souvent brutaux –, ses luttes intestines entre les diverses sociétés laïques et religieuses, l'effritement des pouvoirs traditionnels, l'individualisme qui s'affirme de plus en plus, les rôles séparés des hommes et des femmes, les rapports plus que problématiques avec les agents des divers paliers du gouvernement, etc. La lecture est très vivante ; l'auteur se concentre sur les préoccupations des habitants qui n'ont rien à voir avec les rubriques « classiques » des monographies ethnographiques et, surtout, on a la sensation d'entendre les gens discuter de leurs problèmes concrets tels qu'ils se présentent au jour le jour.

Les Biase vivent dans une région périphérique où les routes pour évacuer les produits de l'agriculture – ignames et taros – sont, au pire, impraticables et, au mieux, mauvaises. La communauté est isolée pendant une bonne partie de l'année car le réseau hydrographique inonde le territoire pendant plusieurs mois. Les Biase voudraient briser cet isolement géographique et réclament une route carrossable en toute saison, la panacée qui, selon eux, réglerait tous leurs problèmes en leur permettant de vendre leurs produits au loin à meilleur prix. Ceci, note l'auteur, n'est pas sûr, mais la route est une condition nécessaire sinon suffisante au développement. Nous avons donc une population qui voudrait accéder à un mieux-être, avoir une route, des puits, un dispensaire adéquat, ceci pour le développement communautaire. On reconnaîtra là des doléances universelles dans les pays dits en voie de développement. Mais l'auteur remarque aussi que chaque fois que les villageois s'embarquent dans une entreprise collective, comme ici celle d'un « town hall », elles sont d'abord dictées par des considérations de gloriole villageoise plus que par leur utilité apparente. En ce qui concerne le développement économique, l'auteur s'en prend aux planificateurs en chambre. Il essaie de diagnostiquer les faiblesses et les forces que recèle la communauté et ce qui pourrait être éventuellement mobilisé pour des efforts qui porteraient fruit. Il donne une liste de facteurs présents

dans sa communauté qu'il voit comme des freins au développement économique mais il distingue aussi des forces que le village pourrait utiliser pour les travaux d'infrastructures communautaires en entamant une « reconfiguration culturelle ». Il y va d'un plaidoyer pour l'anthropologie comme instrument de connaissance pour mieux aider les populations à s'aider elles-mêmes. L'anthropologue aurait pour rôle de voir quelles sont les institutions, les individus, les groupes qui seraient les plus aptes à entreprendre la modernisation ; en ces temps de changements culturels rapides, certaines institutions traditionnelles, même si elles paraissent encore très importantes et opérationnelles, ne sont plus, sous le rapport de la mobilisation pour le progrès, que vestigielles. Le rôle de l'anthropologue serait de repérer les anciennes institutions encore crédibles et mobilisatrices dans la société, d'aider à découvrir les nouvelles tendances susceptibles de les remplacer et d'orienter le tout. C'est, en gros, un programme interventionniste que bien des anthropologues préconisent aujourd'hui mais la principale question qui reste à régler est la suivante : le fait de bien connaître la société où l'on veut intervenir est-il un garant infailible du succès de cette intervention ? Même si c'est un prérequis qu'aucun ethnologue ne dispute, il n'est pas interdit d'être sceptique sur le résultat...

❖ *Looks and Frictions. Essays in Cultural Studies and Film Theory*, par Paul WILLEMEN, Bloomington et Indianapolis : Indiana University Press, et London : British Film Institute, 1994, 263 pages (broché).

Par Michel Larouche

Département d'histoire de l'art, Université de Montréal

Paul Willemen, qui travaille au British Film Institute depuis 1976, fut membre du comité de rédaction de la revue *Screen* (1972-1980) et directeur de la revue *Framework* (1981-1988). Spécialiste du cinéma indien, il s'est intéressé de façon particulière au « troisième cinéma ». L'anthologie qu'il a codirigé avec Jim Pines, *Questions of Third Cinema* (London, British Film Institute, 1989), a eu un profond impact dans le milieu des études cinématographiques et a soulevé un intérêt majeur pour l'orientation des recherches vers des études cinématographiques comparées qui remettent en question les conceptions européennes et américaines relatives à l'histoire et à la théorie du cinéma.

La qualité des travaux de Paul Willemen et l'importance d'une réflexion en profondeur sur les questions d'altérité, de nationalisme et de leur rapport avec notre formation historique et culturelle justifiaient amplement le rassemblement, au sein d'un ouvrage, des nombreux écrits de l'auteur malgré, parfois, un important écart chronologique entre les textes. Tel que mentionné par Meagnan Morris dans son introduction au livre, *Looks and Frictions* apporte une contribution importante aux études cinématographiques actuelles. Les douze chapitres-essais qui constituent l'ouvrage sont rassemblés en quatre parties selon des thématiques non précisées, mais que l'on peut identifier de la façon suivante : discours intérieur et subjectivité ; rapports du spectateur au film ; théories du cinéma et études comparées ; la cinéphilie reconsidérée.

L'auteur développe d'abord longuement la notion d'inner speech, introduisant de la sorte un autre discours dans la chaîne signifiante reliant le texte et le sujet. Déterminé par un bagage historico-social et psychanalytique, l'inner speech est un discours individuel, lié à « l'être-là ». Il rejoint les concepts de lecture et de spectature, les théories reliées aux mémoires mouvantes du cinéma, toute réception reposant sur un individu avec l'héritage culturel qui lui est propre. Les discussions autour de ce concept mènent ensuite à un essai sur la subjectivité, où l'auteur fait notamment état des travaux de l'Américain Edward Branigan relatifs aux films *81/2* de Fellini et *The Story of a Man Who Left his Will on Film* d'Oshawa.

La deuxième partie rassemble des essais en apparence très différents : « Le système sirkien », « Le quatrième regard », « Lettre à John », « Photogénie et Epstein » et « Le texte d'Ophuls : une thèse ». Ils présentent toutefois une continuité étonnante sur le plan théorique. L'auteur développe, en effet, le point de vue selon lequel Sirk partageait totalement le rejet des conventions de l'illusionnisme. Il reprend ensuite, dans « Le quatrième regard », certaines théories de Christian Metz, développant l'importance d'éviter la dichotomie entre l'approche textuelle du film et celle de la psychologie du spectateur, ce dernier, par exemple, apparaissant constamment de façon invisible dans le cinéma hollywoodien. Nous rejoignons ici les propos d'Umberto Eco dans *Lector in fabula* et de Francesco Casetti dans *D'un film l'autre*. Le film et son spectateur. Willemen contredit ensuite, dans « Lettre à John », le point de vue d'un collègue selon lequel l'intensité du regard de l'acteur crée, dans le cinéma pornographique, l'intensité de l'ensemble du film, préférant différencier et nuancer les divers regards à l'œuvre : celui de l'image elle-même (la caméra), celui